

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THEATRE - ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Quelques jolies soirées travesties ont été données, et nous apprenons qu'il s'en prépare encore pour les derniers jours du carnaval. Celle de samedi dernier réunissait toute la société élégante et mondaine du monde financier. La maîtresse de la maison avait signifié à ses invités qu'elle ne recevrait que des Pierrettes Louis XV, ou des Colombines; des Débardeurs ou des Gardes françaises. On a déféré à ce désir, bien entendu. On aurait pu craindre que cette uniformité dans les déguisements ne rendit la soirée monotone; mais la diversité des costumes était telle, qu'elle a rompu la note uniforme, et de l'avis général, la soirée a été tout à fait réussie. Il n'y avait pas deux costumes pareils. Le travesti Pierrette se prête à toutes sortes de fantaisies: des jupes courtes, des blouses, des corsages ajustés. Nous avons vu de tout cela en satin, en surah, en broché, en crêpe de Chine. Décrivons celui en crêpe de Chine qui était, à notre avis, le plus joli de tous. Un crêpe de Chine mais, broché de bouquets camaïeu, formait une blouse qui descendait aux genoux; au bas une dentelle et au dessus courait un cordon très fourni de liserons rosés. Le pantalon arrêté à mi-jambe. Une ceinture de liserons serrait la taille et soutenait les nombreuses trains qui tombaient sur la jupe. Au décolleté arrondi, une dentelle très haute rabattue, et pour

manche un cordon de liserons. Cheveux poudrés à frimas, et chapeau en feutre mais, avec des trains de liserons enroulés autour.

Un autre, très original, a la partie du pantalon dépassant la jupe, garnie d'une haute dentelle; la jupe en satin blanc et le corsage en velours rubis, ayant au bord une haute dentelle, sous laquelle se voit le chatouement du satin. Le décolleté arrondi, et, enserrant le cou, une collerette Pierrot en dentelle tuyautée de gros plis. Chapeau en feutre rubis, genre toque, avec des flots de ruban de satin blanc et de longues guides attachées à la taille.

Il faut être jeune pour que de pareils déguisements aillent bien, et, en outre, avoir une certaine grâce avec de l'élégance. C'était un défi, paraît-il, jeté au goût et à l'imagination de tous; il fallait rester dans l'esprit du travesti, mais avec toutes les facilités pour le varier. Quel travail! quelle torture, pour trouver une idée jolie et nouvelle!

On fait beaucoup de travestis copiés sur ceux des féeries en vogue; ils ont de l'originalité en même temps que de la nouveauté; notre dernier numéro vous en a donné de jolis spécimens faciles à imiter, et dont on peut changer les étoffes sans qu'ils soient moins jolis.

La mode des soirées avec les costumes actuels et la tête poudrée, a toujours de la vogue, et nombre de maîtresses de maison ont abandonné la soirée travestie pour ce nouveau genre. D'ailleurs nos costumes



Costume de dîner ou de soirée en surah rose et velours mousse.

Modèle de mademoiselle Thirion, 47, boulevard St-Michel.

cadrent parfaitement avec la coiffure poudrée, qu'elle soit des époques Louis XV ou Louis XVI. Nos superbes étoffes, nos retroussés, nos paniers et la tournure proéminente ne rappellent-ils point ces temps-là, ainsi que les teintes et les broderies mélangées d'or et d'argent?

On continue à donner des soirées roses, bleues, à l'instar des bals blancs, que l'ingénieuse comtesse de R*** avait organisés, pour sa jolie fille et ses amies.

Décidément, les copies ne valent jamais l'original, à quelque ordre d'idées qu'elles appartiennent.

D'abord, le rose, comme le bleu, ne va pas à tous les teints, et il est désagréable de s'ingénier à trouver un costume qui, loin de faire valoir votre beauté, l'éteindra. Cette manière de penser peut paraître futile et même vaniteuse, mais assurément, elle est féminine et excusable.

Quelle est la femme qui consentira à être trouvée moins jolie pour plaire à madame une telle qui veut que sa soirée soit bleue, quand le bleu lui va mal? Nous connaissons des jeunes femmes qui se sont excusées, parce qu'elles préfèrent le succès de leur beauté au plaisir de danser : chacun a sa manière de voir.

Les fillettes et les enfants ont aussi leur part des joies du carnaval. Quelles gentilles matinées sont organisées pour ces *bambinos*!

Il y en a de travesties, où les pantins, les pierrots, les marquis, les magiciens, tireurs de bonne aventure, se disputent une gentille soubrette, sans la moindre idée des convenances; nous parlons *de visu*.

On leur fait aussi jouer la comédie, des pièces à deux personnages, souvent très drôles.

J'ai assisté à l'une de ces fêtes enfantines, et je m'y suis amusé de tout mon cœur.

Deux fillettes, l'une de douze ans, l'autre de dix, jouaient la *Dame de Niort*, très fine comédie, une critique de provinciale prétentieuse et ignorante. Une jeune femme arrivée à Paris veut faire à son mari la surprise de son portrait, et elle s'adresse à une marchande d'antiquités où elle avise des portraits anciens. Le prix lui semble bien élevé. On discute ce qui se pourrait supprimer. « Madame tient-elle à la main? — Certes, on dit à Niort que je l'ai fort jolie. » En disant cela, elle caresse avec complaisance sa mignonne main.

« Combien la main? — 12 francs, mais, selon la pose; on peut supprimer le pouce, un ou deux doigts; c'est un franc de moins. » On discute aussi le prix de l'habillement; les plumes sont fort chères; enfin, la jeune Niortaise se décide à choisir un portrait de madame Dubary, avec laquelle elle a une certaine ressemblance. Là-dessus on fera quelques retouches, et elle s'en va satisfaite. Nous passons les bons mots de la marchande, sa raillerie, etc., etc.

Nos deux fillettes ont joué d'une manière charmante ces deux rôles qui s'adaptaient bien à leurs natures si différentes. Beaucoup de bravos, des bouquets offerts, et une pluie de fleurs vinrent affirmer leur succès.

La morale que je tire de cette soirée, c'est que je serais désolée que mon enfant eût eu l'ovation que l'on a faite à ces chères petites. Flatter ainsi la vanité, faire naître le désir des succès chez de jeunes enfants, me paraît dangereux. Je ne vois pas mesdemoiselles Hélène et Marguerite, les deux actrices fêtées, se remettre le lendemain à apprendre leur histoire et leur géographie; les Grecs et les Romains, les Égyptiens et les Assyriens ont dû leur paraître bien maussades : puissent-elles ne l'avoir pas été, maussades!

Sans transition aucune, je passe à un sujet prosaïque, mais éminemment pratique. Madame Guelle, la très bonne corsetière que nous recommandons particulièrement, vient d'inventer une tournure parfaite, qui, avec les ressorts des robes, donnera une désinvolture gracieuse, et la ligne arrondie et fuyante, marque de la mode actuelle. Cette tournure, qui se fait en satin assorti au corset, se nomme tournure Pompadour. Le coussin intérieur est rempli de duvet et la partie touchant la taille, un peu froncée; des rubans noués à l'envers arrondissent le dessus; un volant de satin rehaussé de dentelle l'entoure; les plus élégantes en reçoivent deux rangs. Le duvet qui forme la tournure à cela de très bon, qu'il reprend la forme et rebouffe, si on l'a affaissé en s'appuyant. Cette tournure est légère, ce qui est à considérer pour les personnes faibles. Elle coûte 12 francs, et 15 francs avec deux rangs de dentelle. S'adresser directement à madame Emma Guelle, 41, avenue de l'Opéra.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 37 et 39).

Costume de dîner ou de soirée pour jeune fille. Surah rose et velours mousse. — Jupe en surah rose, plissée verticalement, devant, de larges plis couchés; aux lés de derrière les plis sont plus petits. Tunique Trianon en surah rose, garnie d'une dentelle. Le relevé des côtés piqué d'un nœud en satin rose, s'agrafe sur la basque du corsage; celui-ci est en velours mousse, lacé derrière, avec les manches en surah. Colletette Colombine en dentelle; une écharpe en surah rose, plissée, avec une dentelle au bord extérieur, traverse en biais la poitrine; elle part de l'épaule où elle est fixée par un nœud en étroit ruban de satin rose, et s'arrête sur la basque par un flot de coques mêlées de pans. A la manche, une dentelle en parement. — Bas de

soie rose et soulier en satin mousse. — Gants de Suède naturels.

Costume en surah rose et velours côtelé rubis, pour jeune fille. — Jupe en surah rose plissée verticalement de larges plis plats. Un demi-tablier fait de bandes en velours découpées en longues dents un peu aiguës et bordées de dentelle, recouvre la partie supérieure de la jupe. Les trois bandes superposées avec les dents contrariées. Le pouf en surah rose et les pans garnis de dentelle. Corsage en surah rose avec un plastron en velours grenat, taillé de manière à ce que les côtés du velours, en se rejoignant au milieu, produisent un effet de chevron. Col droit. A la manche et au bord de la basque, un rang de dentelle.



Falconer, imp. Paris.

4505 bis

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Sortie de bal d'habille et fichus de M^{lles} VIDAL. 104. r. de Richelieu. - Stoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES. 27. r. de Richelieu. - Corssets de M^{me} EMMA GUELLE. 11. Avenue de l'Opéra. - Eau de HOUBIGANT. 19. Faub. St. Honoré.





Salvoir, imp. Paris.

4505

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffes de M^{lle} THIRION, 47, B. St. Michel. Chiffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES 21, r. du 4. Septembre. Luit
 Antiseptique de CANDÉS, 26, B. St. Denis. Eau d'HOUBIGANT 19, Faub. St. Honoré. Machines à coudre, H. VIGNERON,
 70, B. Sébastopol.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4505

COSTUMES DE DÎNER OU
DE SOIRÉE

Costume en velours gris et soie jaune orange, à dessin bouclé gris.

Jupe en velours montée aux lés de derrière par de gros plis; au bas, une bande de plumes roulées, ainsi que sur le milieu du devant. De côté, panneau fuyant vers le pouf-tunique, composé d'une suite de panneaux rabattant les uns sur les autres; trois en soierie bouclée, séparés par deux en velours. La tunique en soierie, est chiffonnée en tournure accentuée. Le corsage à basque, très cambré, avec une garniture de plumes, un col droit et une manche plate, arrêtée au-dessus du coude. — Bas de soie assortie au pouf. — Souliers en satin gris. — Gants de Suède.



Costume en surah rose et velours cotelé rubis, pour jeune fille,
De mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

Costume en satin mauve très pâle et satin broché de cerises or.

Sous-jupe en taffetas avec un tablier en satin, divisé par des traverses en ruban de satin rose, en deux bouillons; le bas forme un haut volant. Sur les côtés s'ajuste la jupe de derrière qui est en satin broché de cerises or, et montée par de gros plis ronds. Un revers en guipure ancienne: des nœuds contrariés à l'une des extrémités de la traverse, un autre près de la taille, au haut du revers en guipure. Corsage à longue pointe en satin broché, avec un fichu drapé sur la poitrine et piqué d'un nœud sur l'épaule. Col droit en satin rose. Manche courte, une guipure appliquée au bas. — Bas de soie rose. — Souliers en satin gris. — Gants de Suède.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4505 bis

Matinée en surah bleu pâle. — Façon demi-ajustée: au bas une dentelle et devant une très longue écharpe de tulle brolé, froncée en chemisette à l'encolure, relevée de plis à la taille et drapée derrière; une dentelle au bord. A la manche arrêtée au coude, une draperie et une engageante en dentelle. Des flots de coques en étroit ruban à l'encolure, à la manche et à la taille. Bonnet à trois pièces en soie brochée, cordelière et dentelle d'or.

Bonnet du matin en chenille bleu et or, formant un quadrillé. — Une dentelle or au contour et de côté des chardons bleu et or.

Bonnet Oriental. — Fait d'une étoffe de soie lamée or, garniture de sequins au contour.

Sortie de bal en tissu de cachemire broché. — Façon cintrée, vague devant. Les plis de côté du relevé font décrire au devant une pointe-fichu, derrière des plis creux. A la manche, parement en satin ponceau. Garniture de frange cachemire et flots de ruban.

Sortie de bal en satin blanc doublée de peluche vieil

or. — Garniture de plumes roulées et frange-grêlot en chenille et or. De beaux motifs en passementerie or et soie décorent le dos et le côté de la visite au-dessus des fentes.

Fichu en gaze crème à filets de soie bleu pâle. — Une écharpe en tulle, suivant la taille, lui donne plus ou moins de longueur, et se garnit aux deux extrémités d'une dentelle. A cinq centimètres du bord supérieur en biaisant un peu, serrer l'ampleur par des fronces et piquer dessus un flot d'étroit ruban bleu; cette partie se fixe à l'encolure, faire de même à l'autre bout en formant des plis. Poser à l'envers, d'un froncé à l'autre, une bande de tulle que vous tiendrez moins longue pour que le fichu joue dessus.

Fichu-plastron en gaze. — Sur un dessous de gros tulle poser le fichu que l'on froncera à l'encolure dessous former des plis. Baiser le côté gauche et y coudre une dentelle. De l'autre côté, partent de l'encolure et d'un nœud en ruban mauve qui attache un bouquet de giroflées, deux étroits rubans en satin mauve, qui vont en s'enroulant, se nouer, au bas, de coques à pans et d'une traverse.

CHRONIQUE

Edmond About. — Ce qui lui manque. — Un triste enterrement. — Les sifflets posthumes. — *Denise*. — M. Dumas plus fort que l'Évangile. — Analyse en forme d'apologue. — Les infortunes de Nice. — Un nouvel ordre de chevalerie. — Le précepte de la charité politique.



La mort d'Edmond About a fait presque autant parler de lui que de sa pièce : *Gaëtana*. Comme journaliste et comme personnage politique, cet Académicien mort-né s'est fait trop de mal à lui-même pour qu'il soit charitable, en ce moment, de parler de lui à ces deux points de vue. Comme romancier, il est curieux de remarquer, à son endroit, combien le défaut de ce don que les anciens traités d'éloquence nomment : la sensibilité, paralysent et diminuent tous les autres.

Le style de l'auteur des *Mariages de Paris* atteint souvent la perfection du genre ; sa clarté est prodigieuse et je dirais qu'il a autant d'esprit que Beaumarchais, si Beaumarchais n'avait eu de l'esprit avant lui. Mais, bien que j'aie lu et relu ses œuvres d'un bout à l'autre, je n'ai jamais pu le trouver en flagrant délit d'un élan de cœur, d'un mouvement d'enthousiasme. Beaumarchais, lui, n'en a guère, mais on sent qu'il pourrait en avoir et qu'il les refoule systématiquement par dépit et par rancune. Celui-ci est un cœur aigri ; l'autre est un homme sans cœur — littérairement parlant, cela va de soi — car j'ai oui dire qu'Edmond About fut le meilleur des pères de famille, et, quant à la politique, je n'ai jamais entendu soutenir qu'elle fût l'école de la fidélité et du dévouement. D'ailleurs la politique n'est pas notre affaire.

La religion, au contraire, est l'affaire de tout le monde et j'ai le droit de dire qu'un enterrement — cette chose toujours navrante — est le plus lugubre des spectacles, quand la croix est remplacée par des palmes vertes brodées sur un habit, et les ministres de Dieu par des Alsaciennes ornées de cocardes tricolores. Pauvre Alsace ! Pauvre About ! Une dernière fois, au cimetière, son cadavre a entendu les sifflets. Il est vrai que c'était M. Caro qu'on sifflait, ou plutôt Dieu, dont ce philosophe Chrétien s'avisait de prononcer le nom près du cercueil de Voltaire XXIV. Allons, cher maître, penseur courageux, les honneurs de la cérémonie sont pour vous ! Et, quelque jour, dans bien longtemps, j'espère, ceux qui vous aiment verseront sur votre tombe ouverte des larmes moins cuisantes, parce qu'ils pourront dire, en toute vérité, ce mot sublime qui n'est, pour d'autres, qu'une réunion de syllabes vides de sens : ADIEU !

La mort d'Edmond About va remettre ses œuvres

dans les mains du public. Elles n'en étaient pas sorties, d'ailleurs et, dans une certaine librairie où j'entre souvent, et qui est aussi un cabinet de lecture, fréquenté par une clientèle de choix, vous pouvez être sûres de voir toujours trois ou quatre volumes d'About traîner sur les tables, en compagnie d'une douzaine de Dumas père, sans compter les Feuillet.

Ces trois autres seront lus plus longtemps que bien d'autres, le premier pour son esprit, le second pour son imagination, le troisième pour son cœur. Mais au fond, nous autres femmes, nous préférons toujours Feuillet, car, de tout temps, nous avons appartenu à ceux qui nous ont fait pleurer. C'est, à la fois, notre faiblesse et notre triomphe.

Nous avons beaucoup pleuré au spectacle des malheurs et des vertus — je n'ai pas dit *de la vertu* — de *Denise*, l'héroïne de la nouvelle pièce de M. Dumas. Et me voilà, après ces trois lignes, fort embarrassée d'écrire les suivantes, et de vous expliquer, mesdemoiselles, pourquoi nous avons pleuré.

Je me suis déjà plainte à plusieurs reprises, du rôle fâcheux auquel les arts, la littérature, le théâtre condamnent la jeune fille dans la société actuelle. Nous sommes continuellement obligées de répéter à nos filles et à celles des autres :

« Mes chères enfants, tel sculpteur, tel écrivain, vient de produire un chef-d'œuvre. C'est grand, c'est beau, c'est touchant, c'est sublime. Cela développerait votre goût ; cela pourrait compléter votre éducation, élargir votre esprit, faire de vous, en un mot, des femmes supérieures.

— Alors, vite ! voyons, écoutons ce chef-d'œuvre.

— Vous ne verrez rien du tout, ou du moins vous verrez plus tard, quand le temps d'apprendre sera passé pour vous, et quand vous n'en aurez plus le loisir. »

Pourquoi le *chef-d'œuvre*, ce soleil humain, qui devrait luire pour tout le monde, est-il devenu une lampe à pétrole qu'il faut enfermer à l'abri des mains inexpérimentées, de crainte d'incendie ?

De vous à moi, d'ailleurs, la nouvelle pièce des Français n'est point une œuvre parfaite. Comme dans toutes ses pièces, M. Dumas a le double tort de s'être donné beaucoup de mal pour prouver quelque chose et de laisser le public charmé, subjugué, baigné de larmes, se demandant : qu'est-ce qu'il a bien voulu prouver ?

Un jour, en province, une brave fille à mon service rentra chez moi, tout émue, d'un sermon qui venait d'être prêché par un grand prédicateur de passage.

« Et sur quoi a-t-il parlé, ma chère ?

— Oh ! madame, je n'en sais rien. C'était trop élevé pour moi.

— Mais alors comment avez-vous pu voir qu'il prêche bien ?

— Pour sûr, madame, c'est un saint prêtre. Il n'avait pas un fil de sec quand il est descendu de chaire. »

M. Dumas, qui n'a pas la prétention d'être « un saint prêtre » me semble être allé, dans *Denise*, plus loin que l'Évangile lui-même. Je vais tâcher de me faire comprendre.

André de Bardannes passe dans la rue et remarque, sans que personne s'en doute, un monsieur bien mis en train de subtiliser la montre d'une innocente jeune fille. Voilà, au bout de cinq minutes, la pauvre Denise qui pleure sa montre. Quant à Fernand de Thauzette — le jeune homme bien mis, mais canaille — les pleurs de la victime lui sont indifférents. Là-dessus, passe un sergent de ville : Thouvenin, dans la pièce.

« Eh ! là-bas ! crie-t-il au voleur ; croyez-vous que je n'ai pas vu le coup ? Vite, rendez la montre à cette belle enfant, sans quoi je vous fourre au poste. »

Fernand, un peu malgré lui, j'en ai peur, s'appête à faire la restitution exigée *manu militari* ; mais voici où l'action dramatique prend une tournure inattendue. André de Bardannes, le passant, s'approche du groupe et tient ce langage :

« Mademoiselle, vous m'intéressez beaucoup. Certes, avec plus de précaution, vous n'auriez pas été la victime de ce pick-pocket, mais enfin ce qui est fait est fait. D'ailleurs, vous n'êtes pas la première à qui pareille mésaventure arrive. Seulement, ne procurez pas à ce vilain homme le plaisir — si c'en est un pour lui — de réparer ses torts. Ce serait l'équité, la vulgaire équité d'il y a cinquante ans, bonne tout au plus pour le public du dimanche, mais complètement démodée pour les abonnés du mardi. Remarquez en outre que l'objet qu'on veut vous rendre est en argent, et même du second titre. Moi, mademoiselle, je vous offre mon chronomètre, un véritable bijou, de l'or le plus pur. Prenez-le ; vous me rendrez le plus heureux des hommes. En réalité, je ne vous dois rien. Mais, si je vous devais quelque chose, où serait le mérite... et, surtout, où serait la pièce ? »

Et Denise, en personne intelligente qu'elle est (à quoi servirait d'être l'élève de M. Dumas ?), accepte fort allègrement l'offre d'André de Bardannes.

A la bonne heure ! mais je me permets de dire que cette morale est un peu bien immorale. Car enfin, si les André de Bardannes couraient les rues, ce serait un plaisir que de se faire voler sa montre.

Que mes lectrices et monsieur Dumas me pardonnent cet apologue un peu long. Je m'en suis tirée comme j'ai pu, et je crois être restée dans le vrai. J'en appelle à tous ceux qui ont pleuré à *Denise*.

La saison a mal débuté à Nice. Au moment où les hôteliers anxieux tournaient du côté de la gare leurs yeux avides, un visiteur qu'ils n'attendaient pas, le dieu Neptune les a surpris par derrière. Au lieu de la bataille des fleurs, la promenade des Anglais a contemplé la bataille des flots. Adieu les cabines, les kiosques, les palmiers toujours verts ! Borée s'est mis de la partie et a démolé les tribunes des courses. Enfin, le désastre a été complet.

D'ailleurs, m'écrit une correspondante, le coup-d'œil est toujours le même. Seulement, cette année, cinq et cinq ne font plus douze ; ils font quinze. Les fallacieux boutiquiers étaient, sous prétexte d'occasions, les rossignols de l'année précédente. Les cochers sans ouvrage harcèlent les passants et, au besoin, les écrasent. Le grand monde ouvre ses salons à quelques rares élus. Le petit, qui n'a pas de salons, voudrait se dédommager avec le Casino, mais les artistes se font tirer l'oreille pour jouer leurs rôles, et Théodore Dubois n'est pas là pour ouvrir son portefeuille. Bref, du sommet des grises collines de Carabacel, le *Krach* niçois guette ses victimes. Décidément, Nice est un petit Paris, mais c'est le monde renversé. Là, ce sont certains Parisiens un peu... discutés chez nous, qui tiennent l'emploi des *rastaquouères*.

L'autre jour, dans le salon d'une Anglaise, femme très simple et très bienveillante, mais qui sait fort mal le français, on vient à prononcer le nom du comte de***, un viveur entamé de toutes les façons :

« Oh ! fait mistress B..., avec son meilleur sourire. »

Vous savez la quantité de choses que peut contenir le : oh ! d'une anglaise. Il y avait des trésors d'amabilité dans celui de mistress B...

« Vous connaissez ce monsieur ? lui demande-t-on.

— Certainement. Homme tout à fait *réputable*. Noblesse de commerce, on m'a laissé savoir.

— Noblesse de commerce ? mais non. Cette noblesse-là n'existe pas chez nous.

— Vous pensez ? Cependant, ce monsieur a un titre... presque commercial. Je l'ai entendu appeler, chez moi, chevalier... j'ai oublié le *chevalerie*.

— Mais monsieur de*** n'est pas chevalier, que je sache. Il est fils unique, et son père est marquis.

— Oh ! je souviens. Il était *chevalier de l'Industrie*. »

Le mot a beaucoup amusé Nice, où l'on ne s'amuse guère en ce moment. Bien entendu, les bonnes âmes se sont arrangées pour que le comte soit mis au courant de la nouvelle dignité que mistress B... lui a conférée. On dit qu'il est parti pour Biarritz.

Hélas ! on s'amuse encore moins à Paris qu'à Nice. On s'y rattrape en faisant de la politique, et cette politique-là ne fait pas rire tout le monde. « Mes petits enfants, répètent les journaux, chaque matin, égorgez-vous les uns les autres. » Et ce ne sont pas seulement les journaux qui paraphrasent le précepte de l'Apôtre bien aimé. Il ne fait pas bon, à cette heure, d'avoir affaire à la justice, quand on n'est pas « du pauvre peup' ».

L'autre jour, le cocher du marquis de V... passait en police correctionnelle pour avoir cinglé de son fouet la figure d'un voyou, qui l'avait gratifié des meilleurs passages de son répertoire. M. de V..., comme de juste, était à la barre en qualité de témoin. Le substitut se lève, solennel dans sa robe noire :

« Messieurs, commence-t-il, nous ne sommes plus, heureusement, à l'époque néfaste où une classe, armée de privilèges odieux, pouvait opprimer, au mépris de toutes les lois, les infortunés que le sort avait fait naître dans un rang obscur. »

A ces mots, le marquis se penche vers l'avocat du prévenu et, de façon à être entendu du tribunal :

« Pensez-vous que je serai condamné au maximum de la peine ? »

CONSTANCE.



TOILETTES DE SOIRÉE OU DE RÉCEPTION, DE MADemoiselle THIRION, 47, BOULEVARD SAINT-MICHEL

Costume en satin hortensia et velours myrte. — Jupe en satin, au bas un plissé, et au-dessus des coquilles en dentelle couchées et rabattant l'une sur l'autre. Le tablier est coupé verticalement de rubans en velours myrte terminés en bouclette avec un pan; cette partie joue sur les coquilles en dentelle. Tunique en surah, montée par des plis-tuyau, très échancrée devant le bord appliqué d'une dentelle diminuant de largeur, dans le bas. Sur le poulf, un peu de côté, un flot de coques et pans en velours, et partant de la taille, du côté opposé, une demi-quille faite de plusieurs étages de coques. Corsage à pointe lacé devant avec une petite basque rapportée sur la hanche; l'encolure arrondie se garnit d'une draperie de dentelle. Manche bretonne en surah garnie de deux

Robe en velours mousse et dentelle. — Jupe en taf-

tetas blanc couverte d'une jupe plissée en tulle brodé, dont le bord inférieur est découpé en larges dents; une dentelle en volant, au contour; deux rangs sur la jupe en taffetas. Sur le côté, une quille en tulle et dentelle avec bouquet de roses multicolores se chiffonne et s'arrête à la profondeur de la dent; un peu en arrière, un second bouquet, un autre au panier de tulle près de la tournure. Le corsage en velours mousse à basque-gilet; la traine carrée, en velours, montée autour de la pointe par des plis ronds rapprochés, qui donnent une tournure arrondie. Le corsage, décolleté en carré, est garni, devant, d'une chemisette faite de plusieurs rangs de dentelle superposés qui diminuent progressivement de largeur jusqu'à la pointe-gilet; un coquillé remonte d'un côté, sur l'épaule; l'autre côté reçoit un bouquet. Jockey en velours, duquel s'échappent trois volants qui forment la manche.



5296

COSTUMES DE BAL ET DE RÉCEPTION, DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

Robe en satin crème et velours mousse. — Jupe en taffetas; au bas des créneaux en velours, séparés par des éventails plissés et drapés de gaze mousse de ton clair. Une tunique en satin de forme ronde, appliquée au contour de roses en velours mousse avec leur feuillage, est pincée devant, sous la taille, par trois plis qui lui donnent un joli mouvement remontant; d'autres plis de côté, perdus sous la traîne en velours mousse, laquelle est montée par des fronces serrées qui accentuent une tournure-croupe. Corsage en satin crème, boutonné derrière; des roses en velours posées sur un biais en satin forment comme une basque arrondie rapportée au bord du corsage. Au décolleté, un courant de ces mêmes roses. Manche bretonne en velours terminée par une dentelle.

Robe en satin duchesse vieux rose et velours loutre. Jupe en taffetas, garnie, au milieu du tablier, d'un plissé en tulle brodé sur lequel s'ouvrent des panneaux en velours, doublés de satin duchesse; sur cette sorte de panneau se détache la tunique en satin, qui se relève sous la traîne en plis plats et en plis formant tuyau. Une dentelle au contour, une autre, au bas de la jupe, retombe sur un plissé en satin. Traîne en velours à larges plis avec pouf chiffonné sur la pointe du corsage; corsage décolleté orné d'une berthe en velours entourée de dentelle; une pointe-basque, rapportée au contour, est rehaussée de dentelle, à la pointe un flot de ruban. Pour manche une draperie en tulle surmontée d'un bracelet en velours. Dans les cheveux, pouf de plumes rosées.

LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)



SOLANGE avait écouté gravement comme on le lui demandait. Quand madame de Valfontaine cessa de parler, elle la regarda avec un tendre sourire.

« Merci de vos bons conseils, chère tante, même de ceux que vous n'exprimez pas. Je réflé-

chirai aussi longtemps que vous le souhaiterez, mais cela ne me paraît pas très nécessaire; je ne suis nullement inclinée à épouser M. Seynald.

— Si tu penses encore ainsi dans quelques jours, ce sera une affaire finie. Mais je te le répète, élève ton esprit et ton cœur. Je te sais inaccessible aux influences mesquines, sois-le de même aux suggestions puérides et romanesques. Marcelle est une aimable enfant pour qui j'éprouve une réelle sympathie, mais elle a vu le monde de près bien jeune, et sa mère ressemble trop à une sœur aînée...

— Quelle mère vous auriez faite, vous, chère tante! Heureusement que je suis là pour vous tenir lieu de fille. »

Une ombre émue passa sur le visage de madame de Valfontaine.

« Sans doute, j'aurais bien aimé les enfants que Dieu m'eût donnés.... pas plus que toi, cependant, et là est peut-être le nœud de ma vie. Quand ma mère mourut, j'avais à peine trente-deux ans; restée veuve très jeune, un devoir qu'il m'était doux de remplir m'avait retenue jusque-là auprès de cette mère infirme; au lendemain des funérailles, je me retrouvai seule et libre. On m'affirmait que j'étais encore assez jolie pour songer au mariage, peut-être allais-je écouter ces conseils amis.... Mais tu devins orpheline, Solange, je t'adoptai dans mon cœur, et jamais plus je ne songeai à contracter une nouvelle union.

— Oh! tante, ce fut pour moi...

— Allons, voilà que tu pleures encore, et c'est moi qui en suis la cause. Reprends ton livre et donne-moi cette petite robe qu'attend la mère Marcel pour ton filleul. Je la terminerai en t'écoutant, et malgré tout, nous aurons passé une bonne soirée. »

VI

Ainsi que le prévoyait Solange, la réflexion ne modifia pas le sentiment avec lequel elle avait accueilli la communication de sa tante. Mais voulant qu'une opinion tenue par elle en grande estime corroborât la sienne, elle résolut de consulter son frère Alan, qui passait l'hiver à Paris avec lord Oakvil.

Pour cette confiance, il lui fallut surmonter une

timidité qu'elle avait peine à vaincre en présence de ce grand jeune homme dont l'attitude un peu froide ne lui rappelait guère le petit Alan des jours anciens. Elle le voyait souvent, mais plutôt comme un ami que comme un proche parent; et c'était à ce dernier titre qu'elle voulait le considérer toujours.

Pour elle, qui ne connaissait de l'affection fraternelle que ce qu'Alan lui en avait appris, le lien noué dans ces heureuses années restait indestructible. Elle vouait à sa tante une reconnaissante tendresse, mais au fils de son beau-père était réservé quelque chose de plus profond et de plus attendri. En dépit — peut-être en raison même de son long éloignement, il personnifiait pour elle les joies et les douleurs d'un passé inoubliable; elle lui avait donné comme la fleur de ses sentiments juvéniles.

En apprenant de quoi il s'agissait, Alan ne manifesta nulle surprise; il s'attendait à ce dénouement. Grave, il écouta la jeune fille, puis lui dit avec un demi sourire :

« Et maintenant, puis-je savoir ce que pense ma sœur Solange? »

— Mais.... peu de chose.

— Peu de chose? La question mérite pourtant qu'on s'en préoccupe, et vous n'êtes plus assez enfant pour n'y avoir pas déjà réfléchi.

— Que diriez-vous si je refusais le baron?

— Je dirais que vous faites bien, car il ne vous convient pas.

— C'est aussi votre avis? demanda joyeusement Solange.

— Oui, malgré ses qualités incontestables, son caractère n'a pas assez de consistance pour que je vous le souhaite comme mari. Je désirerais pour vous un meilleur chrétien. La religion, quand elle est éclairée et solide, est la seule base sur laquelle nous devons fonder notre bonheur. »

Solange fut un peu surprise d'entendre formuler cette réflexion par Alan Oakvil, dont elle déplorait en secret la foi différente de la sienne. Elle ignorait que les protestants, quand ils sont sincères, ont un grand respect du christianisme, sous quelque forme qu'il se rencontre, et apportent dans les affaires religieuses un sérieux que trop souvent nous pourrions leur envier.

Satisfaite de voir son sentiment partagé, Solange maintint son refus, qui fut bientôt notifié à Roger.

Cet incident, dont la jeune fille s'était si peu troublée, passa sans laisser d'autre trace dans son esprit qu'une appréhension naturelle de rencontrer le baron, et la pensée que d'enfant, elle devenait femme, puisque l'on s'occupait d'elle.

Chez Alan, la trace fut plus profonde. Cette demande en mariage, qui l'avait si peu surpris, le préoccupa alors qu'il n'en était plus question. Bien que lui non

plus ne retrouvât pas la compagne de ses jeux dans la jeune fille qui le nommait son frère, il gardait pour elle une tendresse protectrice, telle qu'un aîné peut la ressentir envers les êtres plus faibles qui tiennent à lui par les liens du sang. Il lui semblait que cette créature charmante méritait tous les bonheurs. Parfois il s'affligeait qu'elle ne fût pas réellement sa sœur; il eût voulu avoir des droits fraternels pour en exercer la protection efficace. — Elle se mariera quelque jour suivant les lois frivoles du monde auquel elle appartient, pensait-il, et si par politesse, par habitude, elle demande mon conseil, je n'aurai même pas le droit de m'étonner qu'elle ne le suive point.

Préoccupé par cette idée, il aperçut un soir les yeux d' Aimery de Saint-Yon fixés sur Solange, d'une manière qui le frappa. C'était dans un concert intime; Marcelle chantait l'Ave Maria de Gounod. Solange écoutait son amie, la tête légèrement inclinée, les yeux baissés sur ses mains jointes; on eût pu la croire pensive ou distraite, si, par moments, ses regards ne s'étaient levés sur la chanteuse, brillants d'admiration. Un instant, ses yeux rencontrèrent ceux d' Aimery, et Alan crut y lire comme une communauté d'impressions échangées à travers le salon.

« Serait-ce lui? pensa-t-il. »

Et il se rappela que la veille, chez lady Ameston, M. de Saint-Yon avait été, non pas empressé auprès de Solange — ce mot ne convenait pas à la réserve presque excessive de ses manières — mais discrètement occupé de la jeune fille. Ils causaient ensemble pendant que les couples tournoyaient, et cette conversation semblait avoir pour eux plus d'attrait que la danse à laquelle ils ne se mêlaient qu'autant qu'il le fallait pour ne pas être remarqués. Alan savait que le jeune officier possédait une intelligence et une noblesse de caractère peu communes. Dans sa pensée il le rapprochait involontairement de Solange. Comment ces deux natures également élevées n'eussent-elles pas sympathisé, mises en contact dans cette sorte d'intimité relative qui peut se développer au milieu de la foule? De là à un mariage, il y a loin sans doute; mais avec la perspicacité de son affection, Alan y voyait le germe possible d'un attachement sérieux.

« Puisque Solange semble placer quelque confiance en moi, mon devoir est de veiller sur elle, fût-ce de loin, conclut-il. Jusqu'ici, j'ai rarement rencontré M. de Saint-Yon, je veux apprendre à le mieux connaître. »

Alan Oakvil chercha donc à se rapprocher d' Aimery, ce qui ne lui fut pas difficile, puisqu'ils fréquentaient à peu près les mêmes salons. Les deux jeunes gens découvrirent qu'il existait entre eux plus d'un point de sympathie, et avec la spontanéité qui est en même temps le danger et le charme de cet âge, ils se lièrent d'une solide amitié.

Ne se doutant guère du genre de sollicitude qu'elle inspirait, Solange continuait à voir en M. de Saint-Yon un homme distingué, prématurément grave, mais plus intéressant causeur que les dandys de salon. Son impression se bornait là. Si parfois, les allusions de Marcelle lui apprenaient qu' Aimery restait plus volontiers près d'elle que près des autres jeunes filles, elle éprouvait peut-être un mouvement de naïve fierté en pensant qu'il la jugeait capable de comprendre ses nobles aspirations et ses généreux projets; mais son cœur con-

servait le calme avec lequel il avait accueilli la recherche de Roger Seynald.

Depuis quelque temps, madame de Valfontaine et sa nièce remarquaient, à la messe quotidienne de huit heures, une femme en deuil dont les bandeaux blonds, presque imperceptiblement argentés, encadraient d'une façon harmonieuse le visage doux et pâle. Une vague ressemblance frappait l'esprit de Solange; ces traits rappelaient d'autres traits connus sur lesquels la jeune fille ne pouvait mettre un nom. Parfois, en entendant sa longue robe noire frôler les dalles, en la voyant abîmée dans sa prière, Solange se disait que ce devait être une veuve. Dans tous les cas, c'était une vraie chrétienne, et la sympathie mystérieuse qui rapproche certaines âmes inspirait à mademoiselle d'Aulnoy de l'intérêt pour cette étrangère.

Un matin, Solange remarqua son absence, qui se prolongea pendant plusieurs jours. Elle l'avait presque oubliée, quand elle la revit à la même place, mais plus pâle et l'air singulièrement faible.

A la fin de la messe, en essayant de se lever, elle retomba sur les genoux, et sa tête s'inclina comme si elle allait se trouver mal. L'église était à peu près déserte. Solange, qu'accompagnait ce jour-là une femme de chambre, s'approcha, pensant qu'elle pourrait être utile.

« Je vais mieux, ce n'est rien, répondit-on faiblement à ses paroles empressées. Dans un instant, je pourrai sortir. »

Mais le mieux paraissait bien problématique. Solange donna un ordre à sa suivante, qui s'éloigna.

« Ma femme de chambre va chercher une voiture qui vous reconduira, si vous le permettez madame, reprit-elle non sans timidité. Vous pourriez être souffrante en route.... il ne serait pas prudent de rentrer seule. »

Les yeux de l'inconnue se fixèrent avec douceur sur le jeune visage penché vers elle.

« Je viens d'être malade, et sans doute, comme me le disait mon fils, je n'étais pas assez forte pour venir jusqu'ici. Merci, mademoiselle, vous êtes bonne.... J'accepte votre offre aussi simplement qu'elle est faite. »

Ces quelques mots furent dits sur un ton de grande dame, à la fois digne et très affable.

Après une courte prière, les deux femmes se dirigèrent vers la porte, devant laquelle s'arrêtait au même instant un fiacre.

Benoite en descendit et aida l'étrangère à s'y placer.

« N'est-il pas imprudent que vous restiez seule? fit Solange avec un peu d'embarras. Si vous y consentiez, ma bonne vous accompagnerait, madame, et je l'attendrais ici. »

— Merci de tout cœur, Mademoiselle, mais je crois vraiment inutile que votre femme de chambre prenne cette peine. Vous êtes aussi aimable que jolie, j'espère vous revoir à l'église... Croyez que madame de Saint-Yon conservera un charmant souvenir de cette rencontre. »

Elle jeta une adresse au cocher, sourit à Solange, et la voiture s'éloigna tandis que la jeune fille, immobile de surprise, se demandait comment elle n'avait pas deviné, par la ressemblance, la mère d' Aimery.

VII

Restée veuve à l'âge où le dernier mot de la vie n'est pas dit, où l'avenir peut encore sourire, madame de Saint-Yon s'était consacrée tout entière à son fils unique. Son intelligence supérieure s'abaissa au niveau de cette intelligence enfantine, pour l'élever jusqu'à elle; ses forces physiques furent dévouées exclusivement à sa tâche maternelle, son cœur déversa sur cette tête mignonne tout l'amour qu'il ne donnait pas à Dieu : ou plutôt ce fut à travers sa foi, à travers ses espérances chrétiennes que la vaillante femme aima Aimery.

Elle le chérit autant qu'une mère peut chérir son fils; mais comme chez elle, l'affection se fondait sur le devoir, l'enfant fut élevé sans faiblesse. Pour le punir, il fallait que la mère comprimât son cœur; elle se fût jugée coupable d'hésiter, et ce cœur fut quelquefois comprimé jusqu'à se briser.

Ces moments pénibles furent rares, d'ailleurs, Aimery idolâtrait sa mère et montra de bonne heure des dispositions dont elle pouvait à juste titre s'enorgueillir. C'était une de ces natures d'élite difficiles parfois à diriger au début, mais qui, lorsqu'elles ont trouvé leur voie, y occupent toujours la première place. En sortant de Saint-Cyr et de Saumur, où il s'était distingué parmi les plus travailleurs, il se classa dans son régiment parmi les rares officiers à qui l'on prédit un brillant avenir. Quoique ses camarades le jugeassent trop sérieux, ils ne pouvaient se défendre de l'aimer, et le tenaient tous en singulière estime.

L'éducatrice, qui avait su être sévère à ses heures, jouissait délicieusement de son œuvre.

Son fils lui tenait lieu de tout au monde. Si une plaie restait saignante dans son cœur, la mère triomphait et consolait l'épouse. Le deuil que gardaient ses vêtements symbolisait ses constants regrets, mais ne parlait pas de désespérance : les femmes sans enfant connaissent seules ces douleurs-là.

Lorsque madame de Saint-Yon vit Aimery revêtir l'uniforme porté par son père au jour de son mariage, elle sentit que la mort ne lui avait pas tout pris, que le tombeau rendait quelque chose de sa proie; il lui sembla que son suprême vœu était accompli.

Mais, triste ou fortuné, le cœur humain, le cœur maternel surtout n'est-il pas insatiable?

Peu d'années ont passé depuis que la veuve a ressenti cette joie vive. Aujourd'hui, il lui semble que la satisfaction d'alors pâlit devant une autre grande joie bien plus ardemment désirée : Madame de Saint-Yon souhaite marier son fils. Elle comprend que cette âme haute et aimante ne trouvera le bonheur qu'en se donnant sans réserve. Elle, qui craignit tant pour lui les entraînements de jeunesse, n'est pas loin de s'inquiéter en le voyant dédaigner les amusements de son âge. Elle lui veut une compagne bonne et intelligente comme lui-même; mais là commencent à poindre les difficultés qui pourraient entraver ses projets.

Tant de femmes jugent leurs enfants supérieurs à tous, que cette faiblesse paraîtra sans doute excusable chez la mère d'Aimery : la vanité maternelle, même lorsqu'elle s'illusionne sur son objet, n'est-elle pas toujours respectable? D'ailleurs, madame de Saint-

Yon, en proclamant la supériorité de son fils, eût trouvé peu de contradicteurs.

Mais plus elle l'estimait digne de rencontrer la perfection incarnée sous des traits féminins, moins il devenait facile d'assurer son bonheur. Et lui-même, avec sa délicatesse de sentiment et la fermeté de son âme, avec cette poésie de jeunesse qui s'attache à la poursuite de l'idéal, se soumettrait-il au vœu maternel en cette occurrence comme il le faisait en toute autre rencontre? Ces réflexions s'agitaient dans l'esprit de la digne femme, tandis que le train qui l'amenait vers Paris dévorait la distance, et la rapprochait d'Aimery. Et quand elle eut revu ce fils bien-aimé, retrouvé son âme dans leurs épanchements intimes, elle se demanda de nouveau si le moment n'était pas venu de choisir une bru.

D'accord avec sa raison, son cœur lui répondit affirmativement.

Mais le choix restait embarrassant. Madame de Saint-Yon, si raffinée d'esprit et de manières, sentait que dans son entourage provincial, il n'était pas une femme qui pût charmer Aimery. Il ne lui avait jamais laissé supposer que cette femme se fût rencontrée dans la société qu'il fréquentait. Où la chercher alors?

Lorsque madame de Saint-Yon rentra, dans la voiture que lui avait procurée Benoîte, son front gardait tant de pâleur, qu'Aimery en demeura effrayé. En quelques mots, elle lui raconta ce qui s'était passé, lui assurant qu'elle se sentait remise, et que cette faiblesse n'était que la suite de l'indisposition contre laquelle elle luttait depuis quelques jours.

« Quelle imprudence de sortir avant que le médecin ne vous le permit! chère mère, dit affectueusement son fils, en avivant la flamme du foyer qui prêtait un aspect confortable au modeste salon garni.

— Je tenais à entendre la messe, aujourd'hui, anniversaire de mon mariage... N'est-ce pas un jour propice pour demander à Dieu de préparer le tien?

— Vous y pensez donc, bonne mère, sourit le lieutenant qui s'attendait bien un peu à cette ouverture.

— Certainement j'y pense; et toi, n'y penses-tu jamais, Aimery?

— Nous en parlerons plus tard. Pour le moment, je ne songe qu'à ce qui vous serait arrivé si vous aviez été prise de faiblesse dans la rue, seule, pauvre mère. Cette idée me fait frémir. »

Ramenée au sujet dont elle s'était écartée, madame de Saint-Yon s'étendit complaisamment sur le rôle secourable joué par la jeune inconnue dans l'incident de l'église, et Aimery sentit s'éveiller en son cœur filial une vive reconnaissance pour la gracieuse fille que sa mère lui dépeignait.

Quelques jours plus tard, madame de Saint-Yon, en soirée chez madame de Cendré qui l'avait accablée, à ce sujet, des plus aimables instances, crut rêver en voyant entrer dans le salon deux dames vers lesquelles Marcelle s'élançait, les mains tendues.

Après avoir salué les arrivantes, Aimery se rapprocha de sa mère, qui lui posa vivement son éventail sur les bras.

« Mais tu la connais donc?

— Qui? ma mère.

— Ma charmante voisine de Saint-Clotilde, celle

dont l'intervention me fut si secourable, et dont je t'ai tant parlé?

— C'est mademoiselle d'Aulnoy!

— C'est cette jolie personne qui vient d'entrer avec sa mère.

— Avec sa tante, madame de Valfontaine, que j'ai en effet l'honneur de connaître. Quelle étrange coïncidence!

Aimery se tut, et sa mère leva vers lui un regard interrogateur. Il détourna la tête. Pour la mère, tout un aveu était dans ces paroles et dans ce geste.

Un instant après, madame de Saint-Yon, présentée à madame de Valfontaine, exprimait sa reconnaissance et sa sympathie avec la grâce exquise qui la caractérisait. Pendant qu'elle parlait à la tante, elle vit Aimery causer avec la nièce, et ne conserva plus de doute.

Une espérance nouvelle surgissait dans son cœur; pourtant elle ne s'y livra pas d'une manière inconsidérée: Madame de Saint-Yon n'était pas femme à construire sur un sable mouvant l'édifice du bonheur qui devenait son bonheur à elle. Pendant un mois, elle observa, s'informa discrètement, pria surtout, et jusqu'à la veille de son départ, ne parla plus mariage à son fils.

Le dernier jour qu'ils dussent passer ensemble se terminait. Assis près de sa mère, sous les rayons de la lampe qui avait éclairé leurs paisibles et heureuses soirées, Aimery réfléchissait, le front appuyé sur sa main.

« Comme le temps a passé, quand j'aurais voulu le retenir! soupira-t-il enfin. Est-ce vraiment demain que vous partez, mère? »

— On m'attend là-bas.

— Et je vais me retrouver seul!

Il y avait une grande amertume au fond de sa voix; on y sentait une douleur plus profonde que le regret

exprimé. Pour la première fois de sa vie, madame de Saint-Yon sourit, alors qu'elle comprenait la souffrance de son fils.

« Tu souhaites que je ne parte pas encore? dit-elle en lui prenant la main.

— Pouvez-vous me le demander?

— Eh bien! il ne tient peut-être qu'à toi de me retenir, ou du moins de me faire revenir bientôt. »

Dans son extrême surprise Aimery ne disait mot.

« Tu ne comprends pas? Mon enfant, crois-tu donc facile de tromper le cœur d'une mère? »

Une lueur se fit dans l'esprit d'Aimery; mais il repoussa cette idée folle.

« Tu aimes mademoiselle d'Aulnoy, continua madame de Saint-Yon avec une grave tendresse. J'approuve ton choix, il est le mien. Je suis disposée à la demander pour toi en mariage. J'espère que tu ne lui déplaîs pas, Aimery.

— Oh! mère, voilà le doute cruel, la pensée torturante. Elle ne m'aime pas... Si vous saviez combien j'ai souffert! »

Il s'était levé, et parcourait le salon d'un pas agité. Madame de Saint-Yon eut un regard de reproche.

« Pourquoi ne pas t'être confié à moi, ta meilleure amie? »

— Vingt fois je l'ai voulu, et une timidité ridicule, j'en conviens, mais que certains hommes comprendront, clouait mes lèvres. Voyez-vous, mère, un amour comme le mien craint les regards, même les plus indulgents et les plus tendres: il semble qu'en plongeant dans l'âme, ils vont faire évanouir le rêve sur lequel repose toute une vie. Si mademoiselle d'Aulnoy me refuse, c'en est fait du seul bonheur qui me soit possible; je roule de la cime sur laquelle je me suis complu témérairement, dans un abîme qui m'épouvante... et je suis sûr qu'elle me refusera. »

(La suite au prochain numéro.) GEORGES DU VALLON.

PENSÉES

L'amitié est comme ces autels antiques où les malheureux et même les coupables trouvaient un sûr asile. (M^{me} Swetchine)

**

Rien ne fait autant d'honneur à une femme que sa

patience, et rien ne lui en fait aussi peu que la patience de son mari. (Joubert.)

**

On ne fait son bonheur qu'en s'occupant de celui des autres. (Bernardin de Saint-Pierre.)

Explication de l'Énigme du numéro du 24 Janvier: *Futur*.

Les Patrons suivants seront donnés en Février:

Le 7 Février. — Patron découpé; Jaquette.

Le 14 Février. — Patron découpé: Veste ajustée derrière, croisée et vague devant.

Le 21 Février. — Sortie de bal. — Jupon-tournure. — Corsage de jeune fille. — Pourpoint, travestissement pour jeune fille.

Le 28 Février. — Patron découpé: Corsage en velours croisé à la taille et ouvert sur une chemisette.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4505, et un Supplément: gravure coloriée, fantaisies et lingerie, n° 4505 bis.

COIFFURES EXÉCUTÉES PAR

M. VIRGILE

Rue Basse-du-Rempart, 52, Paris.



N° 2. Mèches enroulées
pour
la coiffure n° 1.

N° 1. *Coiffure de ville.* — Le front est garni avec les coquets. Les cheveux de derrière sont tous réunis ensemble, et l'on fait un huit en long allant de la nuque au sommet. Le dessus est terminé par 3 mèches frisées à la pointe. On fait un nœud. Nous expédions ces boucles toutes prêtes à poser. — Prix, 45 francs.



N° 1. Coiffure de ville.

N° 2. *Mèches montées sans branches et frisées de la pointe, très faciles à employer pour toutes les coiffures nouvelles.* Deux ou trois mèches semblables en cheveux de 45 centimètres; 15 francs chacune, ou 45 francs les trois. M. Virgile, en expédiant, envoie une coiffure composée avec ces mèches et une ou deux autres en papier, pour bien faire comprendre la manière de les poser.

N° 3. *Coiffure de mariée.* — Friser le bout des cheveux, 25 centimètres environ, faire une racine droite, et séparer en quatre parties les cheveux qui ont été frisés. Une des parties est dirigée à droite, l'autre à gauche, et on les fixe entre l'oreille et la partie roulée de la racine droite. Laisser les pointes frisées en liberté et surtout légères. Les deux autres mèches doivent garnir le dessus de la tête. Les cheveux du front sont frisés avec des bi-



N° 3. Coiffure de mariée.

goudis, on peut employer les coquets. La parure en fleur d'oranger est une spécialité de la maison Virgile, elle se compose du piqué principal, posé à gauche, et de quatre autres très petits, montés naturellement comme s'ils venaient d'être coupés sur l'arbre, et du piqué de corsage: Prix, 15 francs et, avec la grande traîne du corsage, comme l'indique la gravure, depuis 25 fr. Le voile est en tulle de 4 mètres carrés; cette grandeur ne se trouve que chez M. Virgile; il doit couvrir la robe entièrement, devant et sur la traîne. On fait deux ouvertures pour passer les bras, et l'on coupe les quatre coins pour qu'ils ne dépassent pas la robe. On ne doit pas le soulever pendant la cérémonie de l'église ni à la sacristie.